

# L'IMPACT DU VÉCU DES RÉFUGIÉS SUR LEUR APPRENTISSAGE DE LA LANGUE D'ACCUEIL

Tema

Per molteplici motivi, il vissuto dei rifugiati – stato di sopravvivenza ed esperienze traumatiche – rallenta e complica il loro apprendimento della lingua del paese di accoglienza. È necessario tenerne conto, sia per migliorare l'efficienza dei corsi di lingua, sia per diminuire la tendenza al rigetto dei rifugiati.

En Suisse, comme dans la plupart des pays européens, l'apprentissage de la langue du pays d'accueil (français, allemand ou italien) constitue un critère décisif pour l'obtention par les migrants d'un permis de séjour stable. Il s'agit entre autres d'une des exigences, dites d'«intégration», pour qu'un permis F (admission provisoire des requérants d'asile n'ayant pas obtenu un statut de réfugié mais ne pouvant être renvoyé dans leur contrée d'origine) puisse être transformé en permis B (autorisation de séjour) ou C (autorisation d'établissement). En parallèle, dès les premières semaines de leur présence dans notre pays, les requérants d'asile sont inscrits à des cours de langue auxquels ils doivent assister, sous peine même parfois de subir des sanctions. De telles mesures semblent aller de soi pour le grand public, y compris politiciens et journalistes. Cependant elles négligent la prise en compte des conditions psychiques requises par l'apprentissage d'une langue, dont ne disposent pas les personnes immergées dans un *état de survie* et ayant

vécu des expériences traumatiques au long cours, soit la majorité des migrants. Pire, ces règlements peuvent avoir des effets délétères. D'abord en faisant perdre à nombre d'hommes et de femmes déjà très éprouvés toute confiance en leur capacité d'apprentissage d'une nouvelle langue. Ensuite en renforçant, parmi les membres de la société d'accueil, la tendance déjà prononcée à lire la différence de l'étranger en termes de *déficit*<sup>1</sup>: certains pensent que leurs *piètres* performances dans notre langue signalent leur *manque* de volonté à l'étudier, leurs *faibles* capacités de l'assimiler ou leur *désir douteux* de s'intégrer dans notre collectivité. La possibilité d'une intégration réciproque, que j'appelle *créatrice*<sup>2</sup>, est dès lors fortement compromise.

Nous pencher sur le psychisme de l'être humain affecté par une situation de survie et les difficultés ainsi engendrées sur l'apprentissage d'une langue nous permettra surtout de suggérer des réformes aux pratiques usuelles. Pour le bien de tous.

Jean-Claude Métraux ●


Lausanne

Jean-Claude Métraux est psychiatre et psychothérapeute d'enfants et d'adolescents FMH à Lausanne.



1 Jean-Claude Métraux, *La migration comme métaphore*, La Dispute, Paris, 2011.

2 *Ibid.*



## L'apprentissage d'une langue nécessite une projection minimale dans l'avenir.

### La conception du futur de la psyché en mode survie

J'entends par *états de survie* les situations dans lesquelles l'individu (mais aussi, verrons-nous, la communauté) dédie toute son énergie à sa survie à court terme. Il peut s'agir d'une précarité extrême de longue durée (très grande pauvreté, alimentation insuffisante, épidémies) ou d'un *état traumatique* persistant (ainsi la guerre): d'innombrables réfugiés ont eu un tel vécu tant dans le pays d'origine (Syrie, Afghanistan, Irak, Erythrée, et j'en passe) qu'au cours de leur pénible périple, parfois ponctué de naufrages. Et parvenus en Suisse (ou dans un autre pays européen), l'état de survie tend à se perpétuer, du moins tant que plane le risque d'un renvoi dans le pays d'origine. Fixés sur le présent, du moins le très court terme, ils ne peuvent octroyer à leur psyché le loisir de butiner dans les allées du futur. Or l'apprentissage d'une langue nécessite une projection minimale dans l'avenir. Si aujourd'hui je décide d'apprendre l'italien – langue pourtant proche du français, à l'écriture nantie du même alphabet – je sais que je ne le manierai avec aisance ni demain, ni après-demain: je dois donc pouvoir m'imaginer un avenir beaucoup plus lointain et y laisser gambader mes pensées. Ce dont la psyché du *survivant* est le plus souvent incapable, d'autant plus s'il se sait menacer par un retour chez lui ou une migration sous un nième ciel linguistique à bien plus brève échéance. Il faut remarquer ici que les murailles de plus en plus hautes érigées par les gouvernements européens pour prémunir nos pays privilégiés d'une arrivée de réfugiés présumée massive rendent leur voyage de plus en plus long et périlleux – comme en atteste la hausse vertigineuse des noyés en Méditerranée ces deux dernières années. De la même manière, la détérioration des régimes d'accueil (en Suisse: mesures de contrainte, aide d'urgence, logement en abris de la Protection Civile) renforce tant l'intensité que la durée de ces dynamiques de survie et, paralysant encore davantage la projection dans le futur, rend à chaque fois plus aléatoire l'apprentissage de nos langues.

### Les sens saturés des personnes traumatisées

Toutes les personnes en état de survie, avons-nous vu, n'ont pas vécu des expériences traumatiques. Mais elles sont nombreuses, en particulier parmi les dits «migrants», à en avoir traversées. Or les traumatismes ajoutent une difficulté supplémentaire, dans la mesure où ils tendent à saturer les canaux sensoriels utilisés par le tsunami traumatique pour atteindre le cerveau. Prenons l'exemple d'un Syrien fuyant les bombardements d'Alep. L'éclat des bombardements et des explosions, les hurlements des victimes, déferle dans ses canaux auditifs au point de ne plus laisser de place pour qu'un murmure amoureux se faufile; et le retour incessant des bruits de cet apocalypse (que les psychiatres et psychologues nomment *flash back*, symptôme typique des états de stress post-traumatique) prolongent très longtemps cette saturation de son ouïe invalidant sa perception de nouvelles sonorités. L'effondrement des bâtiments alentours, sa propre maison qui se consume, les morts et le sang des blessés qui parsèment la rue éventrée, la mine effarée de son propre enfant perturbent de façon similaire ses perceptions visuelles. Par contre, toucher, odorat et goût ont peut-être été plus ou moins préservés, à l'inverse du prisonnier torturé ou de la femme violée dont le sens du toucher a été le premier à être saturé par l'horreur.

Je n'ai pas choisi le survivant d'Alep par hasard. L'apprentissage d'une langue étrangère mobilise d'abord les canaux de l'ouïe (oral) et de la vue (écrit). Surchargés, comblés, par la fureur traumatique, ceux-ci ne laissent plus rien passer. Assourdi, l'homme ne parvient à décortiquer les sons d'un mot d'une autre langue; ébloui, à décrypter et se rappeler son orthographe, d'autant plus s'il s'agit d'un autre alphabet. Il lui faudra du temps, du moins jusqu'à ce qu'il recouvre une certaine sérénité et que s'éloignent les symptômes post-traumatiques, pour qu'il puisse ingérer les rudiments d'une nouvelle langue.

En outre, l'encombrement de ses sens de l'ouïe et de la vue n'est pas équivalent.

Peut-être a-t-il été davantage assourdi qu'ébloui, ou l'inverse. Selon la nature de ses facultés naturelles, davantage auditives ou visuelles, son handicap en ressort accru ou minoré; impossible donc de tirer une règle générale, d'omettre l'analyse individuelle de chaque situation spécifique. Cette possible asymétrie de l'atteinte des sens a aussi une incidence sur la préservation ou non de certains modes d'apprentissage, suggérant l'impressionnante subtilité dont devrait savoir faire preuve son enseignant de français, d'allemand, ou d'italien – qui généralement n'y est pas préparé.

### La langue maternelle, survivance du passé antérieur

Chacun, périodiquement, recompose l'histoire de sa propre vie. Il s'en fait le récit, *se raconte*, noue entre elles des périodes apparemment étrangères l'une à l'autre, donnant ainsi à l'ensemble de sa composition une forme d'unité, de cohérence. Certains auteurs, dont Paul Ricoeur, ont parlé à ce propos d'*identité narrative*<sup>3</sup>. Lorsque les nœuds, les conjonctions, font défaut, lorsque les «puis», «alors», «ensuite» deviennent impossibles à articuler, l'identité narrative se retrouve brisée, amputée d'un passé antérieur, voire concassée en cas de séismes répétés. De très nombreuses personnes traumatisées en font l'expérience. Impossible pour elles de relier leur paisible vécu d'antan aux horreurs qui suivirent – la torture, le viol, la mort de proches sous ses yeux – et aux cauchemars du présent. Entre ces événements, dans leur mémoire, un écran, des écrans, s'interposent. Mains souvenirs du passé trépassé, joies de l'enfance ou ressources jadis acquises, sombrent dans l'oubli et désertent la narration.

Chaque communauté compose parallèlement un récit de son histoire partagée, fondement de son identité narrative collective. Elle aussi, lors de guerres ou de génocides, tend à se briser.

Support des identités narratives individuelles et collectives – chaque communauté *se raconte* d'abord dans sa propre langue –, la langue maternelle joue alors

un rôle essentiel. Unique vestige «garanti» du passé antérieur<sup>4</sup>, elle offre le fil avec lequel l'individu et la communauté broderont un jour peut-être un nouveau récit incluant les divers temps de leur existence, reliant aussi celle-ci au legs mémoriel des générations précédentes. D'où l'importance de prodiguer les soins requis à ce véritable cordon ombilical. L'attention nécessaire à l'apprentissage d'une nouvelle langue risque d'en être amoindrie.

### Dynamiques communautaires et rapport aux langues

Les états de survie affectent l'ensemble des membres de la famille et de la communauté. En situation d'exil, tant les réfugiés que leurs membres demeurés au pays. L'impératif de survie, outre son incidence sur le psychisme individuel et les identités narratives, teinte puissamment les dynamiques familiales et communautaires.

Dans les sociétés blessées par l'extrême pauvreté ou un conflit armé, la survie physique de tous s'avère illusoire. Des hommes, des femmes, des enfants, meurent de faim, de maladies, de bombardements, de naufrages. L'héritage ancestral – coutumes, croyances, normes d'alliance matrimoniale et règles de filiation, langue – est dès lors le seul bien auquel s'accrocher. Au chevet de sa conservation momifiée, la communauté, obnubilée par sa *survie identitaire*, se recroqueville<sup>5</sup>.

Abrutant et véhiculant le sens donné au monde par la communauté en péril, substrat de la transmission du monde hérité aux enfants et petits-enfants, la langue maternelle joue à nouveau un rôle essentiel. Garçons et filles s'imbibaient souvent vite des sonorités de la langue d'accueil, au point d'écarter celle de leurs parents et de fragiliser sa survie à long terme, les adultes la choieront d'autant plus, rétrécissant encore leur ouverture à la syntaxe et au vocabulaire locaux. D'autres facteurs s'ajoutent: en situation d'exil, le partage d'une même langue devient le témoignage privilégié de l'appartenance à une famille et une communauté scindées par la migration de certains de leurs

3 Paul Ricoeur, *Temps et récit 1*, Seuil, Paris, 1983.

4 Le *yiddish*, autrefois parlé par la communauté probablement la plus maltraitée par l'histoire, ne constitue pas à mon sens un contre-exemple. La Shoah et la création d'Israël ont en effet impliqué l'affirmation prééminente d'une appartenance juive globale que l'*hébreu* dorénavant symbolise. Cette langue, «récupérée» dans un passé antérieur bien plus ancestral, est donc devenue le support d'une nouvelle identité narrative collective et par là-même un vecteur majeur de la lutte du peuple juif pour sa survie.

5 Jean-Claude Métraux, *Deuils collectifs et création sociale*, La Dispute, Paris, 2004.

Il s'agit aussi d'informer tous les décideurs (élus, responsables de l'asile, organisateurs de cours), et la société civile entière, de l'impact de la survie sur l'apprentissage de la langue, afin que nous cessions d'associer les difficultés linguistiques des réfugiés à un déficit de volonté.

6 *Ibid.*

7 L'existence de langues disparues ou en voie de disparition, au sein de communautés guettées par l'extinction ou l'absorption par une communauté plus étendue et plus puissante, illustre l'échec possible des luttes pour la survie identitaire et démontre la pertinence des mécanismes de protection mis en place par les communautés en état de survie.

8 Se référer aux deux derniers chapitres de *La migration comme métaphore* (Jean-Claude Métraux, *op. cit.*)

membres; la transmission de la langue maternelle à la génération suivante est essentielle pour préserver les liens avec les grands-parents demeurés au pays. Pour rendre compte de ces phénomènes (fixation sur le présent, projection limitée dans le futur, recroquevillement de la communauté sur elle-même, préservation de l'identité héritée et de la langue maternelle), j'ai proposé le concept de *deuils congelés*<sup>6</sup>. En bref les pertes, aux temps de la survie, ne peuvent se permettre d'être élaborées, car le deuil et son inéluctable phase dépressive fragiliseraient tant l'individu que la communauté au point de les rendre inaptes à défendre leur survie. Il s'agit donc de mécanismes *sains, immunitaires*<sup>7</sup>.

### Un temps pour l'apprentissage de la langue d'accueil

Nombreuses sont donc les raisons ralentissant l'appropriation de la langue d'accueil. Il y a un temps pour son apprentissage. Les conditions théoriques résident dans l'offre d'un espace de sécurité, la disparition de l'état de survie et le dégel des deuils: dans le contexte des politiques d'asile européennes, elles n'adviennent qu'à très longue échéance, voire jamais. Attendre qu'elles soient garanties pour offrir aux réfugiés des cours de langue n'aurait ainsi pas plus de sens que les imposer dès le passage de nos frontières. Mais une conclusion s'impose: il faut éviter trop de hâte.

Le prix d'une précipitation est trop élevé. De très nombreux réfugiés peinent à ap-

prendre quelques mots. Leur propre estime de soi ainsi que celle que nous leur accordons se dégradent. Ils perdent motivation et confiance en leurs capacités à apprendre nos langues. L'échec de leurs premiers cours peut leur ôter tout courage pour s'inscrire plus tard à un autre. S'effondre leur possibilité d'habiter une fois notre monde nantis d'une *voix* qui soit entendue. Echoue notre objectif clamé d'intégration. Certains entonnent: «Voyez! Ils ne veulent pas s'intégrer!»

Voici dès lors quelques suggestions: offrir aux requérants d'asile et aux réfugiés un temps d'apprentissage – inscription aux cours de langue, calendrier, durée – individualisé, prenant en compte la présence ou non des facteurs ici énumérés ainsi que leur intensité; s'abstenir de sanction à l'encontre des participants pour leur absentéisme ou leur peu d'entrain; privilégier – durant les premières semaines de cours – la création, entre enseignant et élèves, d'un espace de sécurité nourri de *reconnaissance mutuelle*<sup>8</sup>, plutôt que l'enseignement de la langue; légitimer les difficultés d'apprentissage des élèves; améliorer la sensibilité des enseignants aux phénomènes évoqués; expérimenter de nouvelles formes de cours; valoriser la langue maternelle.

Il s'agit aussi d'informer tous les décideurs (élus, responsables de l'asile, organisateurs de cours), et la société civile entière, de l'impact de la survie sur l'apprentissage de la langue, afin que nous cessions d'associer les difficultés linguistiques des réfugiés à un déficit de volonté. Ce texte espère y contribuer.